L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, RUE DU CARONDELET.
SAMEDI MATIN, 25 MAI.

Revue des Journaux.

Le *Picayune* constate, avec satisfaction, que l'Ouest semble comprendre ses véritables intérêts qui lui commandent de s'allier avec les Etats agricoles du Sud pour s'affranchir des fardeaux imposés par le tarif. Notre confrère, après avoir démontré que ce tarif se profite qu'aux Etats de l'Est, ajoute que tout s'enchaîne, en matière gouvernementale. Les partisans de libre échange, dans l'Ouest, ne doivent pas seulement s'occuper de rétablir la liberté du commerce; il leur faut encore travailler à réformer la corruption qui a produit l'état des choses actuel et à refaire du gouvernement des Etats-Unis un gouvernement de liberté et de justice pour tous.

—

Le *Times* se livre à des conjectures sur la perspective de la récolte du coton et sur ce qu'on appelle "cotton futures" en termes techniques et il censure, à juste titre, les spéculations qui consistent à faire des contrats à livrer lorsqu'on n'a aucun moyen de connaître le rendement probable de la récolte.

Le même journal constate le résultat affligeant du régime des carpet-baggers dans la Caroline du Nord, dont la dette égale un tiers de la valeur assessée des propriétés. Notre confrère donne quelques détails intéressants sur la manière dont cette dette a été formée. C'est toujours la même histoire. La Louisiane n'est pas le seul Etat où la corruption et la vénalité aient fait leur œuvre, mais ce n'est pas là un sujet de consolation.

La *Nation*, de New-York, a publié une lettre particulière écrite par un citoyen américain qui visite l'Allemagne et dans laquelle il est dit :

"Le sentiment public contre les américains est réellement si intense que toutes les personnes de cette nationalité, qui ne sont pas personnellement connues, sont classées comme des canailles dans ce pays à moins qu'elles ne prouvent le contraire."

Notre confrère du *Times* conteste l'assertion de l'auteur de la lettre, sans nier qu'il y ait quelque chose de vrai, et il attribue aux américains eux-mêmes qui voyagent en Europe la mauvaise opinion qu'en y a de leur pays. "Il est vrai, dit-il, que ce pays a été un peu plus que scandalisé par maint de politiciens pervers, et beaucoup de spéculateurs et de corporations dénuées de scrupules, mais nous ne craignons pas que les gens intelligents en Allemagne ou ailleurs en Europe, en soient venus à être persuadés que les américains sont presqu'universellement des canailles." Et notre confrère rappelle que la moitié de la population est d'origine européenne. Parfaitement juste. Ce pays a, comme tous les autres, sa proportion de gredins, mais ce qui contribue à nuire à sa réputation, c'est le manque ou l'insuffisance de la répression.

—

Le *Herald* annonce qu'on s'occupe de former, en ville, une organisation politique nouvelle. Un grand nombre de blancs consciencieux à se coaliser avec des gens de couleur dans le but d'opérer une union des gens honnêtes et patriotes des deux races pour réformer le gouvernement d'Etat et assurer le passage de bonnes lois et une bonne administration. Tout en approuvant l'idée, le *Herald* dit qu'il regretterait de voir le mouvement restreint à une petite catégorie de l'une ou l'autre race ; il dit que le plan ne peut réussir que s'il est exécuté avec une bonne foi parfaite et dans un esprit sincère d'acceptation des amendements constitutionnels.

Nous avons exprimé tout récemment nos sentiments au sujet de la nécessité d'effectuer une réconciliation entre les deux populations qui habitent la Louisiane; nous ne pouvons rien dire du plan signalé par notre confrère avant d'en connaître l'objet précis et de savoir de quelle source il émane.

Le Mouvement Parisien.

LE CAVEAU ET LES CHANSONNIERS.

La Chambre des avoués de Paris vient de perdre un membre distingué, grave sans doute à ses heures, mais dont le nom, tout civaché de blanc que fut le personnage, évoque quantité une idée bonifonne et anacréontique. C'est M. Louis Protat, avoué et chansonnier que je veux dire, un fils de la Banoche, un membre du Caveau, assidûre dans son étude, aimable auteur de la table, rédigeant un acte avec conjonction et *hanant le pied* avec plaisir. Tel du moins nous apparaît-il, à travers notre lunettemême qui nous présente tout membre de cette riante société du Caveau comme un héros de Jordanels ou un Dijonnais du temps de Piron. Louis Protat, avoué et auteur de poésies oublieuses, dont on faisait l'examen sous le manteau, semble un surplus, dans une époque quelque peu collet-montée et au fond bestement immorale, l'héritier direct de ces bacchantes au verbe vif qui se gradissaient parfois aux *causes grasses* et se consolaient des vieux bouquins, aux jeunes *gayette*. Vrai rieur, qu'un jeune latin, qui avait su vieillir sans se ride, et qui demeura fidèle à ses dieux aimables, rimant parfois encore quelque couplet de vaudeville sur un bout de papier timbré. Les hommes de loi et les bourgeois de la Nouvelle *Mésopote* étaient ces dignes et illustres aïeux et pas plus qu'avoué Protat ne dédaignait les mots salés et les plaisanteries de *haute grosse*. J'imagine pourtant que, se comportant aux farces joyeuses du passé, il devait plus d'une fois, lui aussi, hocher la tête et, se rappelant le bon temps, murmurer le refrain de son sonfrère Nadaud :

Ah! nous n'étions pas....
Oui, nous n'étions pas
Notaires !

Le Caveau perd, en Louis Protat, un de ses membres les plus gais et le plus fidèle. Mais qu'importe! Le Caveau est immortel. Il se recrute de tout ce qui chante, bibite, jette un vent de folie sans façon et ses trilles de compagnon joyeux. Ce n'est pas au Caveau qu'on nommerait ainsi que l'a fait hier l'Académie, un vétérable et élégant gentilhomme, M. de Viel-Castel, dont tout le mérite consiste à avoir écrit une *Histoire de la Restauration* que presque personne n'a lue, même parmi les historiens. Naguères, le Caveau accueillait un franc esprit, un libre chansonnier, un des auteurs des *Refrains du dimanche*, loyal marcon et homme de talent, M. Charles Vincent, l'ami de Pierre Dupont et d'Eloïsa d'Ouvier. Il reste maintenant à trouver un successeur à Louis Protat, car les membres du Caveau, qui ne peuvent pas être plus de vingt, se renouvellent ainsi par élection.

Dans ces repas du Caveau, qui, depuis 1834 où la société fut définitivement reconstituée, ont lieu le premier vendredi de chaque mois, au café Corazza (Palais-Royal) — on se réunissait, il y a quelques années, au restaurant Postel — dans ces repas, les règlements veulent que tous les membres, sans les convives se tutoient. L'habit noir y est de rigueur. Chaque convive trouve, en se mettant à table, un couplet ou un quatrain sous sa serviette. Quand le couplet est un peu satirique, n'importe! chacun est tenu de le lire à haute voix avant le potage. C'est, a-t-on dit, le bénédicité du Caveau. Le bureau de la société est composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et d'un *maître des cérémonies* élu. Lorsqu'il se met à table, le président du Caveau (c'est, je crois, encore M. Clairville) place à sa droite un grelot à manche d'ébène, le sceptre de Caillette et de Tribouletc ; et à sa gauche, enveloppé dans une gaîne de cuir, le fameux verre de Panard qui contient une bouteille tout entière. Au dessert, ce président — que ni la goutte, ni la gauche n'irrite — lève son sceptre et dépose le signal des couplets. Alors les chansons s'envolent, les fredons battent de l'aile, les vaudevilles et les quatrains se pâtissent gaîment autour des bougies et pétillent comme le champagne. Jules Janin, Clairville, Grangé, Busnach, Eugène Vignon, Poinsolond, Mahiet de la Chennaraye, Ch. Vincent, etc., font aujourd'hui partie de ce cercle qui compta tant de membres illustres. M. Desquet, un des derniers préfets de police, en était, s'il vous plaît, et Béranger conte dans sa *Biographie* comment, en 1813, il fut tout ému d'entrer dans la corporation.

En 1813, le Caveau était déjà célèbre. Il était un peu plus qu'estaminaire, et il avait subi bien des modifications, traversé bien des ères. M. Lérouze en a publié une iconographie assez complète, où, rassurez-vous, pas un déluge, mais aux Latins, il nous prouve que le Caveau, et s'agitent les *disciples de Comus*, est quelque chose comme le frère du cabaretier Corazza où Tibelle, Horace, Empereur allaient dégoutter le falerne. Le cabaret *de la Pomme de pin*, où Cotelet trinquait avec Desbarreaux; le *Pont-aux-ânes*, place la Coiffe, près du Pont de la Maie, où Scott, dont le nom rime si bien avec cabaret, se griseait en compagnie de Saint-Amant et de Saint-Amant, assistant d'ailleurs à ce banquet Caveau, qui date de 1750, et de l'arrière-boutique de l'épicier Gallet.

Gallet, ce Gallet, un bon compagnon, que c'est plaisir, aux jours chauds, courir, qui demandait aux à dîner Piron, Piron, Collé, et *tâtait* pendant la dîner *Vadé*. Lorsqu'on s'apprêtait pourtant qu'il présidât amicalement à la petite séance, on le trouvait ôté et on le prenait bien vite le président du Caveau, en tabarin de l'endroit, gourdeur fort, dans un concert qui devait donner pour ainsi dire le cachet. Il en fut de même pour le président de Piron, gros vivant, bien fait pour le rôle du diable, tête pleine de talent et d'esprit qui devinait, le jugeant en main. Le président Gallet, le président de Landel, ne savait pas [illegible] et méprisait le [illegible] que notre Institut

[illegible] qu'on avait passer ce cabaret, [illegible] façons, sans mélancolie, gloires, [illegible] autant, bien [illegible] Voltaire, Rousseau, Voltaire, Boileau, Piron, Collet, Panard, Gallet, Piron, Collet, Duclos, Bernard, Moncrif, Helvétius, Marmontel, Pierre Bonefond. Certes on y savait [illegible] Gentil-Bernard, cet Ovide en manchettes, y devisait sur l'*Art d'aimer*. Crébillon y rentrait, pas avec, ses dialogues sur l'*Esprit et le Sentiment*. Dudos et maîtres pâtissières et Piron allumaient les flammes de gaieté, Monorif, l'*historiographe des chats*, récitait peut-être sa *tragedie* ou *Grivelle*, chatteide Mme Desbouillères, conversait avec *Cafer*, chat des Minimes de Chaillot, et *dénoncé dans chaque* [illegible] "*Le théâtre s'ouvre et représente une terrasse de plein pied aux Gouttières.*" Helvétius donnait peut-être là la primeur de son livre de l'*Esprit*. Mais non, on devait savoyer au diable les préoccupations personnelles, les comédies, les tragédies et les traités de philosophie. On ne devait s'occuper que de rire, de l'on chantait, et l'on frappait, au refrain, sur les verres du cabaretier, et les *pannaches* qui [illegible] partir du fond d'un cervel [illegible] Déjà ces changeaux et [illegible] tête de Gallet [illegible] plus que c'était là le *grand siècle*, le dix-huitième, qu'alors nait à la française, comme le *Pamans* savait s'amuser autrefois.

Dix ans après sa fondation, le Caveau devait être dispersé. Il se fondit on se perdit dans des sociétés parallèles: les *Enfants de la Lyre*, le *Temple d'Apollon*. En 1759, le fermier général Pelletier, celui qui devait mourir fou, rassemble les débris du Caveau; tous les mercredis, il traitait Marmontel, Labion, Suard, Boissy, Lanoue, Collet et Collé. Puis, en 1760, au lendemain de la révolution, le *Dîner du Vaudeville* réunit Barré, Rodet, Piis, Desfontaines, etc., dans un dîner mensuel. En 1802, Armand Gouffé étant président, le dîner du Vaudeville ferme ses portes. C'est en 1806, rue de Montorgueil, au *Rocher de Cancale*, que Désaugiers, Brazier, Piis, Sagur, Cadet, Gaspard et Armand de l'Arpentère, réinstituent le Caveau, qu'ils appellent le *Caveau moderne*. Le 20 de chaque mois, on se réunit et l'on chante. Désaugiers préside. On publie le compte-rendu de chaque dîner dans un journal qui prend pour titre le *Journal des Gourmands et des Belles*. Rougemont, Jouy, Théaulon, tient ce qui se plaît à demeurer fidèle à la vieille chanson française, tous la fils de Comus et de Momus, pour parler comme en ce temps-là, accourent bientôt et se groupent autour de Désaugiers. Enfin, en 1813, Béranger, à peine connu, est introduit dans le sanctuaire; il était timide, aimant peu ces associations où toujours l'intrigue s'efforce de tenir la première place. Cependant il se hasarde et, gaiement, il rime son couplet de bienvenue :

Au Caveau, je n'osais frapper,
Des mécènes m'avaient pu tromper :
"C'est plusque un sérieux académique,"
M'avait dit maître esprit sarcastique.
Mais que vois-je! De bons amis,
Que rassemble un couvert bien mis.
— A ses côtés vous, me dit le convive,
Non, ce n'est point comme à l'Académie!
Ce n'est point comme à l'Académie!

On le vit bien, un peu plus tard, lorsque Juliet, refusé d'abord par l'Académie qui devait avoir le bon esprit de faire amende honorable, se présenta au Caveau qui l'admit. Clairville préséidait dans cette mémorable séance où Janin devait au dessert être d'acclamation nommé président d'honneur. Clairville souhaita la fête du nouveau venu :

Quand on s'appelle enfin
Jules Janin,
On peut se passer d'un fauteuil
Et sur un chaise
On est à l'ai-e !

Et Janin s'assit et rima selon l'usage une chanson sur un *mot donné*, le mot *omnibus*.

Vive ce Caveau, digne héritier de ces *soupers de Momus*, où l'on trouva le moyen de s'amuser ou d'oublier un peu de 1813 à 1818! Il suffit de parcourir les livraisons mensuelles du *Recueil du Caveau* pour se convaincre qu'on s'y divertit encore et que les gais refrains n'ont pas fini leur temps. On n'y fait peut-être un peu moins rieurs parfois, un peu grave, comme le veut ce temps-ci, mais, en somme, on y est fidèle à l'ancienne gaîté, et pût au gouvernement défunt qu'il eût décoré les conseils du Caveau lorsqu'un de ses membres chantait, il y a quelques années, cette chanson de mai :

Le gai printemps remplit nos mains
De lilas. C'est sa rente !
L'arbre à fruits cache les chemins
Sous sa neige odorante.
L'hirondelle, à nos murs gais,
Revient colmer nagueres :
Sagesse!... fichez nous la paix
Avec vos bruits de guerre !

L'avoué chansonnier, Louis Protat, qui nous a attiré vers ces souvenirs, n'était pas—excusez le jeu de mot,—un chansonnier avoué. Ces œuvres les plus curieuses pourraient difficilement être réimprimées et on ne les rencontre que dans certains livres publiés en Belgique et d'ailleurs de *Rome, à l'enseigne de sept péchés capitaux*. Il sera peut-être beaucoup pardonné à Louis Protat, parce qu'il a beaucoup ri et beaucoup fait rire. Mais n'est-ce pas vraiment une physionomie toute particulière que celle de cet homme de loi qui jetait si gaillardement au vent sa cravate blanche et rimait des folies à la Piron en marge de son Justinien?

On ne peut citer ici, de Louis Protat, que cette *Epitaphe pour un beau père* qu'on a souvent attribuée à d'autres auteurs :

Sous ce froid monument
Mon beau père repose.
Je n'en sais pas la cause,
Mais j'en suis bien content.

Ceux-là sont fort heureux qui peuvent rire ainsi et de tout et toujours. L'hypocondrie n'est pas leur fait et ils ne connaîtront jamais que de nom les maladies de foie. Il est probable que tous ces gens-ci, depuis quelque temps, se sniondent ici par amour, n'étaient point de l'humeur de Louis Protat et n'avaient point les qualités requises pour faire parler du Caveau.

Cela est certain, en effet, et presque inquiétant, ce nombre sans cesse augmentant de suicides par amour. Qui donc osait déclarer qu'on ne se tue plus ni pour *sa belle*, ni pour *ses rideaux*? Les colonnes des journaux enregistrent chaque soir des dénouements à rendre jaloux les amants les plus célèbres. Héloïse n'est rien à côté de cette jeune femme qui vient de s'empoisonner, de s'asphyxier, de se noyer et finalement de se brûler la cervelle pour un infidèle. Elle a tour à tour essayé de tout, et son suicide, véritable agonie lente, a en cinq actes et plusieurs tableaux, comme un drame de l'Ambigu. Elle aura eu plus héroïque, à coup sûr, que tel ou tel qui se donne un coup de couteau par un mouvement nerveux et qui, par prudence, n'y revient plus que s'il est guéri.

Non pas que je l'en blâme. Il y a aujourd'hui, il y aura sans doute demain et il y a eu toujours dans tous les temps, d'autres manières de finir. On peut voir, au surplus, que les ventes suprêmes de ces excellentes créatures pour lesquelles on se tord le crâne ou le poumon, ce que pensent, à leur yeux, les savants des amants d'autrefois. L'un d'eux vient de réclamer très-hautement son passé. Elle a fait litière à l'hôtel des Ventes, de ses reliques amoureux. Entièrement de cadeaux et de vers, de ses nuits et présentées sous le catalogue! Amas d'objets dont on avait oublié l'origine et dont on ne connaissait plus les donateurs. Poésies et mèches d'amour, tout s'est envolé au bruit du marteau d'ivoire.

Quand je songe à ces jolies *impures*, je ne puis m'empêcher de me rappeler cette étonnante Mlle Thierret, morte hier, et la façon superbe dont elle remplissait, dans les vaudevilles et les opérettes, ses rôles de Dragonnis femelle. Ce fut un véritable type au théâtre et une sorte d'énigme dans la vie que cette énorme femme si drôle, si bouffonne, si inattendue. Elle avait on ne savait quel aspect d'éléphant en galoté. Grande, puissante, les épaules larges, les bras gros et durts, le ventre prodigieux. Mme Thierret arrivait, comme en roulant, sur le devant de la scène et là, regardant tixement son public, elle entraînait avec lui dans des confessions intimes qui faisaient de ses monologues des chefs-d'œuvre de drôlerie. Elle hochait la tête, regardait la salle d'un air narquois et étonné, se frappait la poitrine avec de grands coups qui étaient comme les ponctuations diverses de ses monologues. Jamais physionomie ne fut plus étrange et plus *faroe*. C'était le visage de Prédhomme sur le corps d'athlète féminin. Le nez se baissait vers le double et capitonné menton; une bouche rilliesque et pincée les séparait l'un de l'autre. Une barbe plus plus abondante eût complété cette figure comique. Et, chose incroyable, ce visage ridicule, la mort en a fait quelque chose de sévère et de presque beau. Quelqu'un qui l'a vue, la pauvre morte, m'a assuré que la caricature était devenue sculpturale, avec un profil net et grave.

C'est qu'il y avait sous cette enveloppe bouffonne un esprit bizarre et une science véritable. La vie de cette actrice de hasard gardait encore on ne sait quel mystère. Elle avait débuté au Théâtre-Français, cette Mme Thierret, qui meurt en jouant *la Marâtre de la rue Saint-Denis*. Elle y avait joué lesrôles de soubrette du temps de Firmin et de Meujard. On l'avait un moment, revue dans les emplois classiques à l'Odéon, lorsque l'éditer voulut *moderniser* le *Tartuffe* de Molière. Qui sait si, dans cette voie, elle n'eût pas été la plus étrangement remarquable? C'était (ne rien pas) une *bibliophile* véritable que Mme Thierret. Elle disposait à son compagnon Désiré, lorsqu'elle était aux Bouffes, les éditions rares qu'elle pouvait rencontrer au passage Choiseul. Elle avait étudié, ce qui semblerait fort impévu. Cette femme, qui débitait, chaque soir, les farces les plus lourdes, ne lisait guère que des ouvrages non connus et qui n'était, sur un cahier relié de chagrin, les phrases qui la frappaient, les dissertations de sel lectique en même temps que les incidents journaliers de sa vie d'artiste dramatique. La grosse *Mademoiselle Flora (des Variétés)*, la *Flora des saltimbanques*, au temps d'Odry, a bien laissé des *Mémoires*. Pourquoi Mme Thierret n'eût-elle pas écrit les siens? Ils eussent, ils sont beaux au tout le vrai et à l'état de notes. Je semble fort qu'on les publie. Ils ne manueraient manquer d'être curieux.

Et—qu'on le veuille ou non—c'est encore là une des excentricités de Paris qui vient va, un de ces éclats de rire, un de ces phénomènes. Il y a des bouffons qui sont comme des individualités d'élite; on ne les remplace pas.

JULES CLARETIE.

TRIBUNAUX.

Une curieuse affaire racontée par le *Journal de Bruxelles* :

La première chambre de la Cour, de Mons a connu, dans une audience du mardi, l'exposition d'une affaire remplie d'intérêt tant beaucoup la question qu'elle soulève ne sera pas l'adresse, évènement qui ait eu ce résultat.

Il s'agit de la disparition de M. Lavalerville, maître pâtissier de Finistère, désaisissaire du 4 Septembre.

Tous les journaux ont rapporté, en septembre 1870, la disparition de *Jean-Marie*, le chef de famille de M. Lavalerville, passant la belle saison à Bruxelles, avait dirigé une de ces promenades, le 10 octobre 1870, vers la commune de Pommeroeul ; M. Lavalerville, Mme Lavalerville, ses filles, gaie de neuf ans, Mme Dresch, son fils et sa fille, et Mme Bonneville, confiante dans le lendemain du temps, étaient avancés jusqu'à l'extrémité d'un village dominant les bois. Un brouillard impénétrable de janvier, quand une [illegible] de bois de chêne, s'étendait tout [illegible] de la richesse et bientôt les [illegible] Mme Lavalerville, [illegible]